

bou, cette malheureuse division qui venait de combattre sous les ordres du général en chef. En apprenant ces conditions humiliantes, Dupont sentit se réveiller son énergie et sa fierté, et il s'écria qu'il aimait mieux se faire tuer avec le dernier de ses soldats que de se rendre à discrétion. Mais alors tous ses lieutenants lui représentèrent à l'envi que le cas était désespéré, qu'il n'y avait plus aucun effort à attendre d'enfants accablés par une chaleur excessive, malades pour la plupart, n'ayant ni mangé ni bu depuis trente-six heures, et tous s'accordèrent à dire qu'il n'y avait aucun déshonneur à traiter après avoir si vaillamment combattu. Entraîné par la démoralisation générale, l'infortuné céda enfin et donna ses pleins pouvoirs au général Chabert, pour aller traiter avec Castanos. Chabert et Marescot se rendirent immédiatement auprès du général en chef espagnol, qu'ils rencontrèrent à moitié chemin de Baylen et d'Andujar, accompagné du capitaine général de Grenade, Escalante, et du comte de Tilly, l'un des membres les plus influents de la junte de Séville. Castanos, homme doux, humain, sage, reçut les officiers français avec des égards qu'ils ne trouvèrent pas auprès des deux autres personnages. Les chefs espagnols exigèrent d'abord que les divisions Vedel et Dufour, qui étaient intactes, et la division Barbou, qui venait de combattre et qui était cernée, fussent comprises dans la même capitulation, en accordant toutefois à ces mêmes divisions un traitement conforme à leur situation actuelle. Ainsi la division Barbou devait rester prisonnière de guerre, tandis que les divisions Vedel et Dufour seraient ramenées par mer en France. Ces prétentions soulevèrent une vive résistance chez les négociateurs français; enfin, après de longs débats, il fut convenu : premièrement, que les trois divisions pourraient se retirer sur Madrid; secondement, que les divisions Vedel et Dufour opéreraient leur retraite sans remettre leurs armes, tandis que la division Barbou déposerait les siennes. On allait procéder à la rédaction de ces conditions, qui sauvaient du moins les trois divisions françaises, lorsqu'on remit à Castanos une lettre enlevée sur un jeune officier français que le général Savary expédiait de Madrid au général Dupont. Cette lettre contenait des instructions et l'expression des inquiétudes que l'état actuel de l'Espagne inspirait à notre état-major de Madrid. Une concentration générale des troupes du midi venait d'être ordonnée et il fallait que le général Dupont rentrât au plus vite dans la Manche.

« A la lecture de cette précieuse dépêche, dit justement M. Thiers, le général Castanos comprit fort bien qu'accorder le retour sur Madrid, c'était, non pas obtenir l'évacuation volontaire de l'Andalousie par les Français, mais tout simplement se prêter à leur projet de concentration; que, même sans les événements de Baylen, ils se seraient retirés; que, dès lors, on ne gagnait rien à cette capitulation que la stérile honneur de prendre à la division Barbou ses canons et ses fusils, qui lui seraient bientôt rendus à Madrid; qu'il fallait donc empêcher le retour de ces 20 mille hommes dans le nord de l'Espagne, où, par leur présence, ils ne manqueraient pas de rétablir les affaires du nouveau roi. » Après un incident qui jetait une si vive lueur sur notre situation en Espagne, nos négociateurs consternés durent se résigner à traiter sur de nouvelles bases. Il fut donc stipulé que la division Barbou resterait prisonnière de guerre, et que les divisions Vedel et Dufour évacueraient l'Espagne par mer, après avoir toutefois déposé leurs armes, qu'on leur rendrait au lieu de l'embarquement.

Pendant que l'on discutait ces tristes conditions, le général Vedel fit offrir au général Dupont, qui lui avait enfin appris le malheur, de recommencer l'attaque dans la nuit du lendemain (du 20 au 21), promettant de se faire jour à travers le corps du général Reding et de le rejoindre, s'il tentait le moindre effort de son côté. Dupont, toujours accablé, refusa, alléguant le découragement profond de son armée, et un traité presque terminé, peut-être même signé sur la route d'Andujar. Mais lorsque cet infortuné, qui ne connaissait pas encore l'étendue de son désastre, apprit que les deux divisions du général Vedel étaient comprises dans la capitulation, il lui fit transmettre aussitôt le conseil de repartir sur-le-champ pour la Caroline et de s'échapper en toute hâte vers Madrid. Vedel, qui venait d'être informé en même temps du triste résultat des conférences d'Andujar, mit immédiatement à profit l'autorisation de son général en chef pour se retirer avec le général Dufour. L'avis du départ de cette colonne arriva quelques heures après aux généraux Reding et de la Pena. Ce furent alors des cris de canibales chez les Espagnols, en voyant s'échapper ainsi la plus belle partie de leur proie. Ces vainqueurs de hasard, exaspérés par leurs bas instincts de haine et de vengeance, menaçaient de massacrer la division Barbou tout entière, oubliant que 6 mille Français, arrachés à leur abattement momentané par un noble désespoir, pouvaient faire une trouée sanglante dans leurs rangs et échapper à leur fureur. Les négociateurs espagnols eux-mêmes, se faisant les organes d'une ignoble soldatesque ivre de sang, s'oublèrent jusqu'à confirmer, par rapport à la division Barbou, les cris de rage qui retentissaient autour

d'eux. C'étaient des cris d'assassins, auxquels on n'eût dû répondre qu'avec mépris. Cependant, le général Dupont, accablé de nouvelles instances, céda encore une fois et envoya au général Vedel l'ordre formel de revenir occuper la position qu'il venait de quitter. A cette nouvelle, un noble élan de colère souleva toute la division Vedel; les soldats allèrent jusqu'à refuser de marcher, et, dans tout autre pays, ils eussent déserté jusqu'au dernier plutoût que de se soumettre à l'humiliation qui les attendait. Mais il fallut enfin obéir, et tous, généraux, officiers et soldats, rétrogradèrent tristement sur Baylen.

Le 22 juillet 1808, date à jamais funeste dans nos fastes militaires, la fatale capitulation fut apportée au général Dupont, d'Andujar à Baylen. « Plusieurs fois il hésita avant de la signer. Le malheureux se frappait le front, rejetait la plume; puis, pressé par ces hommes qui avaient tous été si braves au feu et qui étaient si faibles hors du feu, il inscrivit son nom, naguère si glorieux, au bas de cet acte, qui devait être pour lui l'éternel supplice de sa vie. » (Thiers.) Le lendemain, nos soldats, le cœur navré, défilèrent devant l'armée espagnole. Ils étaient tous trop jeunes pour pouvoir comparer leur abaissement actuel à nos triomphes passés; mais, parmi eux, se trouvaient beaucoup d'officiers qui avaient vu défilier devant eux les Autrichiens de Mèlas et de Mack, les Prussiens de Hohenlohe et de Blücher, et ils étouffaient de rage et de honte. Les divisions Vedel et Dufour ne déposèrent leurs armes que plus tard; mais la division Barbou subit cette humiliation à Baylen, regrettant alors de ne s'être pas fait tuer jusqu'au dernier homme.

Les troupes françaises furent aussitôt acheminées en deux colonnes sur San-Lucar et Rota, où elles devaient être embarquées pour la France sur des bâtiments espagnols. Il est impossible d'exprimer à quelles basses et ignobles insultes elles furent en butte dans le trajet de Baylen à ces deux destinations. La conduite du peuple à leur égard fut atroce, et inexplicable de la part d'une nation autrefois si grande et si généreuse. Le patriotisme, à quelque degré d'exaltation qu'il soit parvenu, n'a pas le droit de transformer en bêtes sauvages, devant de malheureux soldats abattus, vaincus et désarmés, d'autres hommes dans le cœur desquels le succès n'eût plus dû laisser place qu'aux sentiments d'humanité. « Ces malheureux Français, dit encore l'illustre historien que nous avons déjà cité, qui s'étaient comportés en braves gens, qui avaient fait la guerre sans cruauté, qui avaient souffert sans se venger le massacre de leurs malades et de leurs blessés, étaient poursuivis à coups de pierres, souvent à coups de couteau, par les hommes, les femmes et les enfants. A Carmona, à Ecija, les femmes leur crachaient à la figure, les enfants leur jetaient de la boue. » A ces vilénies de la multitude, les grands personnages joignirent leurs propres bassesses. L'embarquement de nos troupes ayant été retardé sous divers prétextes, plus ridicules et plus insolents les uns que les autres, nos généraux s'adressèrent à la junte de Séville, qui, levant enfin le masque de la lâcheté et de la mauvaise foi, refusa de reconnaître la capitulation de Baylen, et déclara que tous les Français seraient retenus prisonniers de guerre. Le capitaine général, Thomas de Morla, eut l'indignité de répondre qu'une armée qui avait violé toutes les lois divines et humaines avait perdu le droit d'invoquer la justice de la nation espagnole.

Nous nous arrêtons sur cette dernière ironie de la fortune; mais l'impudent langage de ce Thomas de Morla méritait une leçon qui ne tarda pas à lui être infligée d'assez haut, et dans une circonstance assez différente, pour qu'il n'eût qu'à se courber à son tour sous l'humiliation qui l'atteignait. Après les tristes événements que nous venons de retracer, nous ne résistons pas au plaisir de la rapporter ici.

Lorsque Napoléon apprit la capitulation de Baylen, il se livra à des éclats de colère qu'il nous faut renoncer à décrire. Il entrevit aussitôt la conséquence de cet événement, l'extension de l'insurrection à toute l'Espagne et l'abandon forcé de Madrid par notre état-major. Il dut, néanmoins, ajourner jusqu'à l'hiver le dessein de se porter en personne sur le théâtre de la guerre. Au mois de décembre (1808), il entra en Espagne et marcha directement sur Madrid, écrasant tous les corps qui essayaient de l'arrêter. En quelques heures, les troupes invincibles qu'il amenait avec lui, les vieux soldats d'Austerlitz et de Friedland, eurent forcé les portes de l'est et du nord de la capitale, qu'il menaçait alors d'une prise d'assaut si elle ne faisait immédiatement sa soumission. Ce même Thomas de Morla, dont nous venons de parler, avait été chargé de la défense de Madrid, et ce fut lui que la junte eut la maladresse d'envoyer à Napoléon, avec don Bernardo Iriarte, pour traiter de la reddition de la capitale. Ici, nous citerons encore l'historien de l'Empire, dont nous ne pourrions qu'affaiblir le récit en modifiant les expressions. « Napoléon les reçut à la tête de son état-major et leur montra un visage froid et sévère. Il savait que don Thomas de Morla était ce gouverneur d'Andalousie sous le commandement duquel avait été violée la capitulation de Baylen. Il se promettait de lui adresser un langage qui retentît dans l'Europe entière. Thomas de Morla, intimidé par la

présence de l'homme extraordinaire devant lequel il paraissait, et par le courroux visible, quoique contenu, qui se révélait sur ses traits, lui dit que tous les hommes sages, dans Madrid, étaient convaincus de la nécessité de se rendre, mais qu'il fallait faire retirer les troupes françaises, et laisser à la junte le temps de calmer le peuple et de l'amener à déposer les armes. « Vous employez en vain le nom du peuple, lui répondit Napoléon d'une voix courroucée. Si vous ne pouvez parvenir à le calmer, c'est parce que vous-même vous l'avez excité et égaré par des mensonges. Rassemblez les curés, les chefs des couvents, les alcades, les principaux propriétaires, et que d'ici à six heures du matin la ville se rende, ou elle aura cessé d'exister. Je ne veux ni ne dois retirer mes troupes. Vous avez massacré les malheureux prisonniers français qui étaient tombés entre vos mains. Vous avez, il y a peu de jours encore, laissé traîner et mettre à mort dans les rues deux domestiques de l'ambassadeur de Russie, parce qu'ils étaient nés Français. L'inhabileté et la lâcheté d'un général avaient mis en vos mains des troupes qui avaient capitulé sur le champ de bataille de Baylen, et la capitulation a été violée. Vous, monsieur de Morla, quelle lettre avez-vous écrite à ce général? Il vous convenait bien de parler de pillage, vous qui, entré en 1795 en Roussillon, avez enlevé toutes les femmes et les avez partagées comme un butin entre vos soldats. Quel droit aviez-vous, d'ailleurs, de tenir un pareil langage? La capitulation de Baylen vous l'interdisait. Voyez quelle a été la conduite des Anglais, qui sont bien loin de se piquer d'être rigides observateurs du droit des nations! Ils se sont plaints de la convention de Cintra, mais ils l'ont exécutée. Violent les traités militaires, c'est renoncer à toute civilisation, c'est se mettre sur la même ligne que les Bédouins du désert. Comment donc osez-vous demander une capitulation, vous qui avez violé celle de Baylen? Voilà comment l'injustice et la mauvaise foi tournent toujours au préjudice de ceux qui s'en sont rendus coupables... Retournez à Madrid. Je vous donne jusqu'à demain six heures du matin. Revenez alors, si vous n'avez à me parler du peuple que pour m'apprendre qu'il s'est soumis. Sinon, vous et vos troupes, vous serez tous passés par les armes. »

Ces redoutables paroles épouvantèrent tellement Thomas de Morla, que, revenu auprès de la junte, il ne put rendre compte du résultat de sa mission; ce fut don Iriarte qui s'en acquitta pour lui. Il est inutile d'ajouter que Madrid ouvrit aussitôt ses portes au vainqueur. Les conséquences de Baylen allaient être anéanties, mais rien ne pouvait en effacer le triste souvenir.

BAYLY, BAILEY ou BAILE (Louis), prêtre anglais, né à Caermarthen, dans le pays de Galles, mort en 1632. Elève de l'université d'Oxford, il fut d'abord ministre protestant à Evvsham, puis fut nommé chapelain de Jacques 1^{er} vers 1611, et évêque de Bangor en 1616. En 1621, il subit une courte détention pour un motif qu'on ignore. Prédicateur éminent, il a acquis une renommée populaire en Angleterre par son livre intitulé *La Pratique de piété*, qui a eu un nombre prodigieux d'éditions, et qui, dans le peuple, a joui longtemps d'une autorité presque aussi grande que celle de la Bible.

BAYLY (Thomas), publiciste anglais, fils du précédent, mort à Ferrare vers 1657. Après avoir fait ses études à Cambridge, il devint sous-doyen de Well. Zélé partisan de la cause royale, il suivit Charles 1^{er} à l'armée. Lorsque ce prince fut reçu au château de Ragland, après la bataille de Naseby, ce fut Thomas Bayly qui dressa les articles de la capitulation. Il voyagea ensuite en Flandre et en France, et finit par se convertir au catholicisme. Sous le protectorat de Cromwell, il composa des pamphlets intitulés *Bibliotheca regia*, qui firent beaucoup de sensation et qui le firent enfermer dans la prison de Newgate. Pendant sa détention, il n'en publia pas moins une espèce de roman, où il trouva le moyen de glisser des traits piquants sur les affaires politiques. Il parvint ensuite à s'évader, se retira en Italie et s'attacha au cardinal Ottoboni, nonce à Ferrare. Ses autres écrits sont : *le Certamen religiosum ou Conférence entre le roi Charles 1^{er} et le marquis de Worcester* (1649); *la Fin des controverses entre les religions catholique et protestante* (1654); *De la Rébellion des sujets envers leurs rois* (Paris, 1655), ouvrage composé et publié en français.

BAYLY (John), graveur anglais, travailla à Londres en 1767. Il a gravé au burin divers portraits, entre autres celui du médecin John Thorpe, d'après Woolaston, et 19 planches d'après Noël, pour les *Antiquités anglo-normandes*, du docteur Ducarel (*Anglo-Norman Antiquities*, etc. (Londres, in-fol., 1767).

BAYLY (Guillaume), astronome anglais, mort en 1810. Chargé, en 1769, par la Société royale de Londres, d'aller observer au cap Nord le passage de Vénus, il s'acquitta habilement de cette mission, et il prit part, depuis lors, d'importantes explorations scientifiques, dont la plus célèbre est le voyage que Cook fit dans les terres australes en 1772. Bayly y fut chargé, concurrentement avec Wales, de tout ce qui touchait l'astronomie, et leurs observations furent publiées à Londres en 1744.

Bayly devint membre de l'académie de Portsmouth en 1785.

BAYMAN s. f. (bè-man). Chronol. L'un des mois du calendrier persan.

BAYOA, ville de l'Océanie (Malaisie), dans l'île Célèbes, capitale et royaume de Boni; 10,000 hab.

BAYON, bourg de France (Meurthe), ch.-l. de cant., arrond. et à 22 kil. S.-O. de Lunéville, sur l'Euron; pop. aggl. 902 hab. — pop. tot. 956 hab. Fabriques de plâtre, chaux et tuiles. Bayon était jadis une ville fermée de murs, qui fut enlevée en 1475 par le duc de Bourgogne, et reprise par escalade l'année suivante. On a trouvé, aux environs, des médailles romaines, de grandes tuiles antiques et des restes de murailles de construction romaine.

BAYONA, petite ville maritime d'Espagne, prov. et à 50 kil. S.-E. de Pontevedra, capitale générale de la Corogne, avec un port fortifié sur l'Océan Atlantique; 2,350 hab. Nom d'un petit groupe d'îles sur les côtes d'Espagne. V. CIES (îles).

BAYONNAIS, AISE adj. et s. (ba-io-nè, è-ze — rad. Bayonne). Qui est né, domicilié à Bayonne; qui a rapport à cette ville ou à ses habitants : Un BAYONNAIS. Une BAYONNAISE. Les usages BAYONNAIS. La population BAYONNAISE.

BAYONNAISE s. f. (ba-io-nè-ze). Art. culin. Syn. de Mayonnaise.

BAYONNE, ville de France (Basses-Pyrénées), ch.-l. d'arrond. et de deux cant., à 107 kil. O. de Pau, à 789 kil. S.-O. de Paris, sur l'Adour et la Nive, qui y forment un port à 5 kil. de l'Océan; pop. aggl. 19,062 hab. — pop. tot. 25,611 hab. L'arrond. comprend 8 cant., 53 communes, 95,237 hab. Evêché suffragant d'Auch, grand séminaire, tribunaux de 1^{re} instance, de commerce, justice de paix, collège communal, école d'hydrographie, bibliothèque; place de guerre de 1^{re} classe, ch.-l. de la 13^e division militaire; consuls étrangers, hôpitaux civils et militaires; construction de navires du commerce, préparation de cuirs, jambons, fabriques de chocolat, sel, savons, bouchons, draperies grossières. C'est dans l'arrondissement de Bayonne, à Hendaye, que se fabrique, avec les perfectionnements de l'art moderne, l'excellent liqueur qui a fait les délices de nos pères et qui est connue universellement sous le nom impropre d'eau-de-vie d'Hendaye; MM. P. et A. Barbier frères ont, seuls, le privilège de cette fabrication, qui se fait actuellement pour le compte de la maison Vernier-Dauphin, de Paris. Le port, d'un accès difficile, à cause de la barre formée à l'embouchure de l'Adour, peut recevoir des navires de 4 à 5 mètres de tirant d'eau; on s'occupe de le creuser. Le mouvement de la navigation a été en 1861, de 1,788 navires, jaugeant 92,882 tonneaux; le cabotage a donné 552 navires et 39,345 tonnes. Les principales denrées à l'importation sont : les grains et les farines, légumes secs, pommes de terre, sel, vin, pierre, poisson, etc.; à l'exportation, les résines, bois communs, fonte, cordages, bitume, engrais. Le commerce par terre avec l'Espagne s'élève, en moyenne, à 40,000 tonnes.

Située à peu de distance de l'Océan et sur deux rivières, Bayonne est divisée en trois quartiers : le grand Bayonne, qui se développe sur la rive gauche de la Nive, renferme le vieux château; le petit Bayonne s'étend sur la rive droite de la Nive et la rive gauche de l'Adour, et contient le château neuf, flanqué de quatre tours; Saint-Esprit, le troisième quartier, a été détaché du département des Landes et annexé à Bayonne par la loi du 9 mai 1857. Au haut de ce quartier se dresse la citadelle qui commande la ville et le port. Bayonne offre un aspect pittoresque, surtout à cause de ses constructions dans le style espagnol; on n'y entre que par quatre portes; cependant, les travaux de défense n'enlèvent rien à la beauté du panorama. La ville est généralement bien bâtie. On remarque principalement la grande rue; la place Grammont, qui regarde d'un côté la Nive et de l'autre l'Adour et le port; c'est le vrai centre du commerce et des plaisirs de la ville. Parmi les édifices, nous citerons la cathédrale (v. ci-dessous); l'église Saint-André, surmontée de deux flèches et construite en 1861 et 1862; l'église du Saint-Esprit, construction assez originale du xve siècle; le vieux château, qui date de la même époque et qui fut témoin du paiement de la rançon de François 1^{er} en 1529; le nouveau château, ou château de Marrac, construit par la reine douairière d'Espagne Marie-Anne de Neubourg, et célèbre par l'acte d'abdication du roi d'Espagne Charles IV, en faveur de Napoléon 1^{er}, l'arsenal, l'hôpital militaire, le théâtre et les ponts jetés sur l'Adour et la Nive.

Près de Bayonne, et non loin de la mer, à Anglet, se trouve, au milieu des dunes, le Refuge, établissement pour les filles repenties, fondé et dirigé par M. l'abbé Cestac. Les filles infortunées, méprisées ou repoussées du monde, mais accueillies au Refuge par la charité, sont, pour la plupart, employées aux travaux des champs et, grâce à cette utile et belle institution, là où, naguère encore, on ne voyait qu'une lande stérile, on admire aujourd'hui des fleurs, des fruits, des légumes, du maïs, des plantes de toutes sortes....